

F. B. Palavicini,
Paris.

Personal.



Sr General

Don Alvaro Obregon,

Hotel St Francis,

MEXICO, D.F.

(Mexique.)

Via New York.



HOTEL EDOUARD VII
Rue & Place Edouard VII
PARIS



LA

REVUE DIPLOMATIQUE

POLITIQUE — LITTÉRAIRE — FINANCES — COMMERCE INTERNATIONAL

Les Auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs Articles

<p>PRIX DE L'ABONNEMENT : France et Etranger, un an... 40 fr. Pays d'Outre-Mer, un an... 50 fr.</p> <p>Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois</p>	<p>Fondateur : Auguste MEULEMANS Directeur-Rédacteur en chef : Jules MEULEMANS TÉLÉPH. : Central 77-83 Administration et Rédaction : 8, rue Blanche, PARIS</p>	<p>ANNONCES : Réclames, la ligne..... 20 fr. Annonces. 5 fr.</p> <p>Publicité financière à forfait</p>
--	--	---

M. Félix F. PALAVICINI

ENVOYÉ SPÉCIAL ET EXTRAORDINAIRE DU MEXIQUE A PARIS

UNE figure éminemment sympathique au monde diplomatique contemporain est celle du nouvel envoyé extraordinaire de la République du Mexique à Paris, M. Félix F. Palavicini, un très brillant confrère d'Outre-Atlantique qui fonda à Mexico, en octobre 1916, le journal quotidien *El Universal*, lequel prit, en un clin d'œil, la première place dans la presse mexicaine. Posons d'abord à son actif que du premier coup, il se rangea du côté des Alliés et qu'il lutta avec une rare vaillance pour la défense des idées représentant la politique des armées de l'Entente.

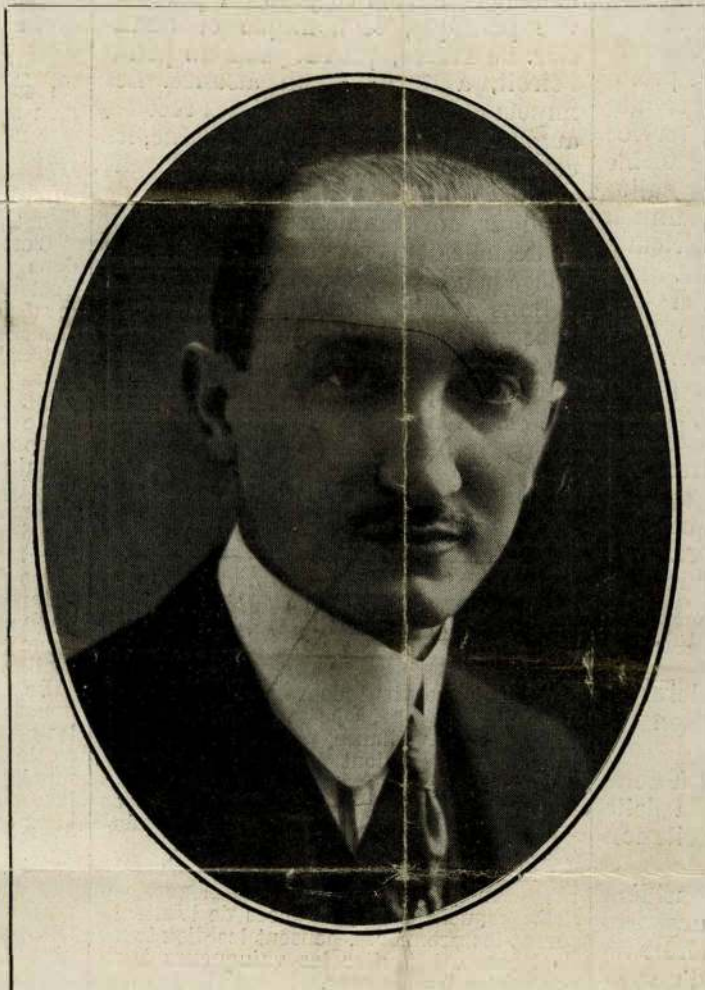
En 1918, il se rendit aux Etats-Unis où par la plume et par la parole il se distingua par une active campagne alliadophile, si l'on nous permet de franciser ce néologisme.

De retour au Mexique en 1919, il reprit la direction de son journal prêchant comme auparavant l'adoption d'une attitude amicale envers les Alliés et les Etats-Unis.

M. Palavicini est un ami de l'Espagne. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, il s'est appliqué à rectifier les erreurs perfidement répandues au sujet de la domination castillane au Mexique.

Peu de temps après l'armistice, S. M. le roi Victor-Emmanuel III le nomma commandeur de l'ordre de la

Couronne d'Italie, S. M. le roi George V l'éleva au grade de commandeur de l'ordre de l'Empire britannique et le Gouvernement français lui décerna



la croix de la Légion d'honneur.

Ces distinctions étaient la légitime consécration de la valeur des services rendus à la cause des Alliés par le

très éminent journaliste mexicain.

Mais sa carrière était déjà bien antérieure à la guerre mondiale. Né à Teapa (Etat de Tabasco), le 31 mars 1881, il fit ses études à l'Institut Juarez, de San Juan Bautista, capitale de l'Etat et y obtint en novembre 1901, le diplôme d'ingénieur.

En 1906, le Gouvernement mexicain l'envoya en Europe pour y étudier l'enseignement technique : au cours de cette mission, il visita la France, la Belgique, l'Italie, la Suisse et fit un stage au Conservatoire des Arts et Métiers de Paris.

Revenu au Mexique, il fut nommé, peu après, directeur de l'Ecole Industrielle des Orphelins de Mexico.

En 1912, il fut élu au Parlement fédéral, comme député de l'Etat de Tabasco. La Chambre dont il faisait partie fut dissoute par Victoriano Huerta. M. Palavicini fut alors arrêté et incarcéré en compagnie de plusieurs autres représentants du peuple.

De 1911 au mois de septembre 1916, il fut ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts dans le cabinet de M. Carranza.

En 1917, il représenta le District Fédéral à la Convention constituante de Queretaro. Il fut un de ceux qui coopèrent le plus activement à l'élaboration de la nouvelle constitution. Il y défendit prin-

ciatement la liberté d'enseignement et de conscience, ainsi que les mesures tendant à favoriser l'immigration et il soutint énergiquement la nécessité de respecter tous les intérêts légitimement acquis et les principes qui garantissent les intérêts étrangers au Mexique.

L'on voit d'après cette énumération qu'avant comme après la guerre, M. F. Palavicini était l'homme le mieux qualifié pour représenter son pays en Europe, dans les importantes et capitales circonstances que les événements ont créées.

Une note de caractère officieux définit ainsi la mission confiée à l'envoyé extraordinaire mexicain :

« M. Palavicini a reçu une mission de confiance pour propager la nouvelle politique du Gouvernement mexicain. Il se propose d'exposer devant les peuples et les Gouvernements européens la justification et les origines de l'unanime mouvement populaire qui a donné naissance à l'actuel Gouvernement de Mexico ; les projets libéraux de celui-ci pour la solution de ses problèmes intérieurs, comme celui de la réconciliation nationale, déjà très avancée ; la restauration et la renaissance des incomparables ressources du pays, afin que le Gouvernement mexicain puisse se dire prêt à accepter la collaboration du capital étranger ; le rétablissement du service de la dette publique, rendu possible par la pacification du territoire national, qui nécessitait jadis le maintien coûteux d'une forte armée antérieure.

« M. Palavicini, qui, dans son grand journal *El Universal*, a toujours préconisé cette politique libérale, a été désigné par le Gouvernement actuel comme son porte-parole à l'étranger, autant pour être *persona grata* auprès des nations alliées que dans le but de bien démontrer que l'administration mexicaine sympathise avec le critérium politique professé et soutenu par *El Universal* et qui coïncide avec le programme de Gouvernement dont l'application a commencé à donner à la République des résultats si fructueux. »

Le programme de M. Palavicini se distingue par sa simplicité et son caractère pratique.

Trois questions préoccupent à cette heure le public capitaliste : la dette mexicaine, les banques, l'exploitation du pétrole.

Sur le premier point, il considère comme une mesure des plus urgentes de reprendre le service des intérêts de la dette, ainsi que la fixation d'un arrangement avec les porteurs pour payer les intérêts échus dans les dix dernières années.

Il est de même partisan de la légalisation de la dette avec les banques, et du règlement des réclamations pour dommages résultant de la guerre civile.

La troisième question, celle des pétoles, est certainement de première importance en raison de la richesse du Mexique en huile minérale et de la place qu'a prise son emploi dans le monde pour remplacer la houille comme combustible. Elle sera, suivant M. Félix Palavicini, résolue dans l'esprit le plus large, car en interprétant la loi, le Gouvernement est bien pénétré de l'adage : « La lettre tue et l'esprit vivifie. » L'envoyé spécial du Mexique a passé par Londres avant de venir parmi nous et tel est le langage qu'il a tenu en substance aux banquiers et aux capitalistes de la City.

Ces assurances de M. F. Palavicini sont précisément confirmées par la coïncidence des déclarations que vient de faire le général Alvarado, ministre des Finances du Mexique, dans un voyage aux Etats-Unis. Il en résulte que l'administration actuelle est en train de développer un intense programme de reconstitution nationale, et que grâce à l'exécution de ce plan, les ressources du Mexique seront conservées et utilement employées.

Les nouvelles du Mexique apportées par le dernier courrier confirment toutes les impressions existant déjà sur l'amélioration de ce pays au point de vue politique, économique et financier. Le Trésor, qui fut jadis un peu à l'étroit, a retrouvé son aisance. Les impôts rentrent facilement, les recettes augmentent de semaine en semaine, les compagnies productrices de pétrole, qui devaient à l'Etat une trentaine de millions, ont commencé à payer, enfin le licenciement progressif de l'armée allège peu à peu les charges publiques.

Sous l'égide de ces heureuses circonstances, nous ne pouvons qu'applaudir à la nomination de M. Félix Palavicini qui dans ses fonctions d'élite est bien ce que désigne l'expression britannique : *The right man in the right place.*

Jules MEULEMANS.

LA SITUATION

La Pologne vient de remporter la victoire de la Marne. Une situation que certains par malveillance, d'autres par découragement, jugeaient très compromise, s'est redressée ; Varsovie est sauvée, le couloir de Dautzig dégagé, des divisions entières de l'armée rouge anéanties, pendant que le reste des envahisseurs ne demande qu'une chose : repasser les frontières ethnographiques de la Pologne, au delà desquelles les puissances de l'Entente seront les premières, pensent les dictateurs de Moscou, à inviter les vainqueurs à ne pas porter leurs armes.

Ici, où nous n'avons jamais désespéré du salut de la Pologne, nous saluons avec émotion son triomphe. Le nom de la France est plus aimé que jamais là-bas, car les Polonais savent quels vœux ardents l'on formait chez nous, dans les masses profondes de la population, pour que leur grand et malheureux pays sortit enfin sain et sauf de l'affreuse tourmente. En lisant les ordres atroces venus de Moscou, où il

était prescrit de ne pas laisser un être vivant dans certaines provinces, le cœur se serrait. Que l'on s'étonne d'apprendre, en présence de tels ordres, que les paysans, et aussi les ouvriers, s'arment de faux ou de fusils de chasse pour aider les troupes régulières dans la poursuite des vaincus.

La victoire de la Pologne est en même temps une victoire française, et nos frères de la Vistule sont les premiers à le proclamer ; mais le grand chef dont la Pologne tout entière acclame le nom avec amour, a été le premier à déclarer, avec une modestie qui l'honore, que la Pologne s'était sauvée elle-même. De fait, sans cette merveilleuse faculté de se ressaisir au milieu des terribles épreuves qui les rend si semblables à nous autres Français, les Polonais étaient perdus ; mais une race qui possède un tel ressort ne meurt pas ; les trésors d'énergie qu'elle recèle, lui sont un sûr gage d'immortalité.

Dépeçée par de puissants voisins, comme le fut l'Arménie, soumise à des massacres périodiques, proscrite dans sa langue et sa religion, la Pologne a résisté à toutes les tentatives de trois puissants empires pour abolir son âme après avoir supprimé ses frontières. Ils ont multiplié les manœuvres et les persécutions ; leur œuvre a échoué les tyrans superbes sont tombés et la Pologne vit !

Mais, cette résurrection, il faut qu'elle soit définitive. M. Millerand l'a fort bien dit, au dîner qui réunissait à la table de la princesse de Polignac, S. E. le cardinal Luçon, les membres du gouvernement et les délégués de la grande association des Chevaliers de Colomb :

« Les forces de l'Amérique jointes aux forces de tous les Alliés ont permis à la Pologne de sortir de sa tombe ; nous ne permettrons pas qu'elle y rentre. Nous défendrons là, comme partout, la même cause pour laquelle nous nous étions armés. »

Ces paroles ont eu et méritaient d'avoir un énorme retentissement ; elles ne sont rien moins qu'une solennelle promesse de lier notre destinée à celle d'un peuple si voisin de nous par l'héroïsme, par la douleur, par l'espérance, par l'idéal. Seuls, refuseront d'y souscrire ceux qui occupaient déjà le triomphe des Soviets.

C'est un fait digne de remarque que, dans cette crise suprême, l'Amérique s'est rapprochée de nous ; elle a discerné le danger, approuvé l'attitude nette et franche de M. Millerand, qui refusait de s'associer aux tractations du Premier britannique avec MM. Krassine et Kameneff, et M. Wilson s'est décidé à sortir du silence où il se confinait depuis si longtemps.

Puisse le péril auquel vient d'échapper la civilisation occidentale, inspirer aux hommes qui ont assumé la tâche redoutable de sauver le précieux héritage de nos libertés, la résolution de restaurer la Pologne dans son intégrité. Plus de solutions bâtarde, plus d'Etat libre de Dautzig, plus de haut commissaire transformé en consul, mais la Pologne souveraine dans sa vieille ville de Gdansk !

Le pitoyable traité de Versailles a laissé apparaître toutes les lacunes grâce à quoi les grandes victimes de la guerre, la France, la Belgique, l'Italie, la Serbie, la Roumanie, la Pologne, qui ont payé plus que leur part, seraient de nouveau exposées si la guerre se rallumait. Il faut qu'aux Etats chargés de soutenir le choc, des frontières inviolables soient assurées. La France, la Belgique, la Pologne, plus menacées que tous les autres, ont-elles obtenu les garanties indispensables ? Non. Eh bien ! qu'on se décide à les leur donner. Les espérances non dissimulées qu'avaient fait naître outre-Rhin les succès bolchevistes, l'exigent.

Au surplus, la Grande-Bretagne ne continue-t-elle pas d'étendre ses conquêtes. La voici maîtresse de Trébizonde, où les Russes entraînent en vainqueurs il y a quatre ans. Elle confère l'indépendance, il est vrai, à l'Egypte, mais en s'octroyant force privilèges sur la terre des Pharaons où l'action de la France fut si grande et dé-